



L'UNIPOP, HAVRE CINÉPHILE À PESSAC

Entretien avec **François Aymé**,
Directeur du cinéma Jean
Eustache, fondateur de
l'Université Populaire du cinéma

À Pessac, on ne boit pas que du bon vin, on voit aussi des bons films. Enclave culturelle en Nouvelle-Aquitaine, la ville de Pessac jouit de l'activité du cinéma Jean Eustache, au carrefour de tous les cinémas, du Festival International du Film d'Histoire et surtout de l'UniPop, véritable fantasme de partage et rencontres autour du cinéma devenu réalité – pour le plus grand bonheur de ses créateurs et spectateurs.

Entretien réalisé par EUGÉNIE FILHO et MARC MOQUIN

L'UniPop arts, littérature et cinéma est une initiative fascinante. À quand remonte-t-elle et à quels besoins ou envies répond-elle ?

La création de l'UniPop remonte à 2010, 10 ans déjà. Au départ, c'était une université populaire uniquement consacrée au cinéma, ayant lieu tous les jeudis. Il y avait trois motivations. La première découlait de la difficulté à faire découvrir le patrimoine au cinéma Jean Eustache, en se disant que finalement c'est par les rencontres avec des personnalités, en prélude à une soirée, qu'on peut amener le public à voir des films qui n'auraient pas la même visibilité s'ils étaient présentés seuls. Le deuxième point est spécifique au Jean Eustache, qui a été un pôle régional d'éducation au cinéma, pour une mission de sept ans. Mission que la région Aquitaine a décidé de se réapproprier en 2010. Le cinéma a à la fois une dimension locale

de par sa programmation, mais également régionale avec ses activités éducatives populaires. Enfin, le troisième point est le vieillissement du public : il fallait un format d'éducation continu accessible à tous pour attirer la nouvelle génération. Le Jean Eustache ayant le personnel, l'expertise et la passion pour la transmission, nous avons poursuivi cette tâche, développée d'une autre manière, avec la création de l'université. Mais jamais nous n'aurions imaginé que cela marcherait aussi bien !

Avez-vous rencontré le succès dès votre première édition ?

Oui, et ça a été décisif. On pensait qu'on aurait un noyau dur d'une cinquantaine de personnes, très mordues de cinéma. Et en fait, sans faire de publicité – détail important, si ça doit marcher,

pas besoin de publicité – avec le programme annoncé, 500 personnes se sont inscrites en 15 jours ! En 30 ans au Jean Eustache, jamais je n'avais reçu autant de courriers de félicitations. Sans qu'on en ait eu réellement conscience, cette proposition correspondait à une attente.

Comment l'expliquez-vous ?

Cette attente ne concernait pas seulement les films, mais aussi la possibilité d'en parler, de partager un savoir, de faire des rencontres. Il y a plusieurs clés à ce succès, mais il n'y a en pas cinquante non plus. Déjà, la récurrence, le rythme : on propose quelque chose d'hebdomadaire. Les salles de cinéma ne s'inspirent pas assez de ce qui se fait dans le sport, la télévision et tant d'autres domaines, où les gens ont l'habitude de faire des activités à un jour et une heure précises. C'est ce que nous avons proposé : il ne s'agissait pas tant d'aller parfois au cinéma le samedi, mais d'y aller toujours le même jour à la même heure. Et de l'anticiper autant que possible : je me suis inspiré de ce que font les salles où les spectateurs prennent des places à l'année : dès le mois de septembre, ils savent qu'ils doivent réserver dans leur agenda la date de leur spectacle, dans six mois. Cela permet de rompre avec le coup par coup au cinéma. Le deuxième point, c'est le prix. En général pour un cours de tennis, de danse, de musique,

on paye 200 ou 300 euros l'année. Nous c'est 33 euros. Là se pose la question du modèle économique. Quand vous suivez un cours d'Histoire de l'art ou de tennis, vous êtes une vingtaine, donc les coûts d'inscription sont élevés. Comme nous avons une salle de 400 places, il nous est possible de proposer un prix bas. Enfin, l'idée de l'UniPop a germé au bon moment, notamment avec la transition vers les projections numériques, en 2010. Pouvoir diffuser aussi facilement des extraits d'Hitchcock, Lang ou Kubrick a une valeur inimaginable. Et avec le confort de la salle – rien à voir avec les sièges peu confortables des amphithéâtres d'université –, ça donne encore davantage envie de découvrir les films. On peut aussi dire que l'un des facteurs du succès est également le fait que le cinéma se situe dans l'agglomération de Bordeaux, ce qui représente une audience potentielle considérable. De plus, Pessac est une ville universitaire.

Vous avez eu, au moment où nous faisons cet entretien, 463 intervenants et une programmation qui présente un éventail de genres et d'époques très impressionnant. Comment construisez-vous cette programmation et impliquez-vous les intervenants ?

D'abord, il y a l'actualité de sortie des films, ou ceux présentés en festival, comme à Cannes, où



La façade du cinéma Jean Eustache, à Pessac.

Revoir les classiques du cinéma

En matière de diffusion culturelle, l'UniPop est une véritable leçon. Je n'ai même plus à me demander s'il y aura du monde !

nous pouvons faire venir le cinéaste, ou un historien. Nous avons reçu Céline Sciamma, qui est venue discuter de *Portrait de la jeune fille en feu*. Pour *Le Traître* de Marco Bellocchio, nous sommes allés chercher une spécialiste de la mafia, Marie-Anne Matarad-Bonucci, qui dirigeait une thèse sur le personnage principal du film, Tommaso Buscetta, et qui est elle-même venue accompagnée de l'auteur de la thèse. Nicolas Werth est venu parler d'Histoire soviétique, ayant notamment travaillé sur la période 1941-1945, pendant laquelle le peuple soviétique était soumis à deux totalitarismes, le nazisme et le communisme ; en parallèle sont sortis *Une grande fille*, de Kantemir Bagalov, et la version restaurée de *Requiem pour un massacre*, d'Elem Klimov, créant ainsi une combinaison idéale. Il y a aussi l'actualité des anniversaires historiques : fin 2019, la chute du mur de Berlin, par exemple, ou encore, l'année précédente, des films sur le Centenaire de la fin de la Première Guerre mondiale. Il y a également des programmations dans l'air du temps, avec des thématiques, comme l'écologie par exemple, importantes à aborder selon nous. Nous avons pu inviter Noël Mamère, parce que c'est une véritable figure – et il est de la région – qui a présenté une histoire de l'écologie politique en France. De la même manière, pour évoquer les relations hommes-femmes dans l'Histoire, nous avons invité Brigitte Rollet. Nous voulions la faire travailler sur Germaine Dulac, elle nous a finalement proposé Agnès Varda. Il y a un va-et-vient d'idées et de propositions entre les intervenants et nous. Enfin, il y a l'actualité des ressorties. Un exemple frappant : deux films de Andrej Wajda sont ressortis en versions restaurées, *Kamal* et *Cendres et diamant*. Ce sont des films rares, qui plus est d'Histoire, donc parfaits pour notre programmation. Ça a été l'une de nos plus belles soirées de l'année, car nous avons fait intervenir Georges Mink sur l'histoire de la Pologne – il était déjà venu auparavant présenter *Cold War*

de Pawel Pawlikowski. On a également des habitués, comme l'historien Pap Ndiaye, qui aime venir souvent à Pessac. Avec lui, nous avons programmé deux films adaptés de James Baldwin, *Si Beale Street pouvait parler* de Barry Jenkins et *I Am Not Your Negro* de Raoul Peck.

Parmi vos partenaires, il y a essentiellement du public. Pas de financements privés. C'est rare, aujourd'hui.

On en revient à l'équation fondatrice : une grande salle, des tarifs bas, beaucoup de spectateurs. Donc c'est un rendez-vous qui génère des recettes régulières et prévisibles, et les abonnements génèrent de la trésorerie en amont. On s'appuie aussi sur le fait que le cinéma soit fonctionnel toute l'année, qu'il ait son propre personnel pour les projections. Et puis le luxe de tout ça c'est la liberté totale. On invite qui on veut, quand on veut – d'autant plus qu'on a l'assurance d'avoir du monde. Si on n'était pas certain de notre succès et qu'on voulait inviter un intervenant, on pourrait hésiter. On ne se pose même plus cette question, car on sait qu'il y aura au moins 200 personnes ! La première année, nous avons programmés des cours plutôt « faciles », et sur 600 inscrits à l'année, nous avons entre 200 et 300 personnes par séance. Par la suite, lorsque nous avons programmé, au sein d'un cycle, un cours sur le cinéma chinois des années 1920 à 1930 – autant dire que c'est ce qui s'appelle chercher les difficultés – et autant de personnes que d'habitude sont venues. Nous avons une intervenante formidable, Anne Kerlan, spécialiste de la Chine, et les spectateurs nous ont fait savoir qu'ils avaient adoré tout ce qu'ils avaient pu apprendre sur le sujet. Cette liberté, c'est un immense privilège. Anne Kerlan nous a dit que d'habitude elle intervenait devant 20 personnes. Là il y a en avait 200 ! En matière de diffusion culturelle, c'est une véritable leçon. Je n'ai même plus à me demander s'il y aura du monde. L'UniPop, c'est l'antistress ! Et puisque

le succès est assuré, on peut se concentrer sur l'essentiel, soit la qualité de l'échange.

Combien d'entrées cela représente-t-il par an ?

Environ 20 000 pour les rencontres et 15 000 pour les films – 35 000 au total, donc, répartis sur environ 200 séances. En nombre de séances c'est d'ailleurs très peu par rapport à l'activité générale du Jean Eustache, qui programme 7 000 séances par an. En revanche, cela représente 15% de la fréquentation du cinéma !

En parallèle de l'UniPop, il y a également le Festival du Film d'Histoire de Pessac, qui a fêté en 2019 ses 30 ans. Là aussi, un travail important est déployé pour amener des publics, notamment des jeunes, leur faire voir des films de tous horizons.

Déjà, après trois années de succès avec l'UniPop suite à son lancement en 2009, nous avons eu l'idée d'une coproduction avec le festival, en créant une université populaire d'histoire, permettant ainsi aux événements de se répondre. Ensuite vient l'idée de décentralisation du festival, au-delà des murs de Pessac, notamment pour les scolaires. C'est un travail considérable effectué par Julia Pereira, pour créer ces offres, avec des dossiers, des intervenants, un choix de films, et ce en ciblant toute la Nouvelle-Aquitaine. Cela représente 5 000 entrées, ce qui est énorme, notamment

pour des films sur l'Amérique du Sud, thème du festival en 2019, assez peu diffusés à ces jeunes. Pour les lycéens et étudiants en faculté, nous avons un médiateur culturel, Victor Courgeon, cofinancé par le CNC et la région, qui travaille à créer des partenariats avec Science-Po Sud-Ouest, les facs d'Histoire et de cinéma, sur des séances spéciales, des concerts, des débats. Il y a aussi des cours ou des rencontres délocalisés durant le festival, comme c'est le cas avec Science-Po. En matière de défense du patrimoine, il est vital d'être en lien avec l'éducation.

Vous êtes également président de l'Association Française des Cinémas Art et Essai. Le cinéma Jean Eustache, l'UniPop ainsi que le Festival du film d'Histoire inspirent-ils d'autres salles du réseau Art et Essai à développer des initiatives similaires ?

Ma présidence à l'AFCAE est le prolongement de mon investissement à Pessac, l'envie de m'investir dans des missions collectives mais à l'échelle nationale cette fois-ci. Par rapport à Pessac, tout se fait dans le même esprit, mais en termes de travail concret, c'est très distinct. L'AFCAE n'intervient pas du tout dans l'UniPop ou le Festival. Il peut y avoir quelques articles dans *Le Courrier de l'Art et Essai*, mais c'est tout. L'UniPop étant atypique c'est une initiative qui inspire d'autres exploitants, cependant la plupart n'osent pas encore se jeter à l'eau. C'est un risque, et une grosse charge de travail. Aujourd'hui, c'est curieux mais plaisant, les historiens, cinéastes et tous les possibles intervenants connaissent le Jean Eustache pour l'UniPop, tout comme ses spectateurs. Comme une vision spontanée. Je suis convaincu que c'est l'avenir.

L'historien Pap Ndiaye revient sur l'œuvre de James Baldwin.

